



HAL
open science

Indios, Ibériques, Mestizos, Mulatos en Amérique espagnole : un point historique sur la construction sociale des catégories ethniques

Polymnia Zagefka

► **To cite this version:**

Polymnia Zagefka. Indios, Ibériques, Mestizos, Mulatos en Amérique espagnole : un point historique sur la construction sociale des catégories ethniques. 2006. halshs-00110011

HAL Id: halshs-00110011

<https://shs.hal.science/halshs-00110011>

Preprint submitted on 26 Oct 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Indios, Ibériques, Mestizos, Mulatos en Amérique espagnole : un point historique sur la construction sociale des catégories ethniques

Polymnia Zagefka*

*Centre de Recherches Sociologiques et Historiques sur l'éducation. ENS Fontenay-St Cloud- France

Résumé :

Ce texte se propose de faire le point sur le processus de métissage et sur la construction sociale des catégories ethniques dans l'Amérique espagnole coloniale. Sont tour à tour revisités à ces fins les termes de *Indios, Ibériques, mestizos, mulatos* afin de rappeler certaines caractéristiques de ce formidable processus de miscégenation et de mettre en perspective aussi bien des nomenclatures administratives que des catégories de perception et de désignation sociale. Les exemples font référence tout particulièrement à la Nouvelle Espagne qui correspond approximativement au Mexique actuel.

Mots-clefs :

Sociologie. Métissage. Nouvelle Espagne. Amérique Espagnole. Histoire coloniale.

Le processus de métissage qui a eu lieu depuis de siècles en Amérique latine et en Amérique centrale mettant en contact, -souvent sous une forme très violente- des populations fortement différentes, est aujourd'hui reconnu certes comme un fait historique fondateur des États-Nations et parfois comme un souvenir troublant de l'histoire nationale. Mais il est moins reconnu comme un processus actuel qui se déploie sous nos yeux, qui se fabrique en adoptant de nouveaux contours, en somme, qui participe de la recomposition sociale et politique des sociétés contemporaines. Dans ce processus nous pouvons percevoir deux mouvements opposés: d'une part la volonté de désigner, de circonscrire, de classer les différentes populations, pour pouvoir déterminer les caractéristiques des hommes qui les composent, leurs statuts, leurs modes d'action, leurs représentations. D'autre part, le refus, voire la résistance, que manifestent les populations à se laisser enfermer dans des catégories, fussent-elles utilisées par les acteurs eux-mêmes dans des circonstances variées et selon des logiques multiples.

L'intérêt que je porte à ce processus complexe date du début des années '80 lorsque, dans le cadre d'une thèse de doctorat, j'ai analysé les trajectoires

professionnelles des ouvriers d'une grande entreprise sidérurgique au Mexique¹. Une question centrale portait sur les éventuelles différences de recrutement selon l'origine ethnique et sociale. Cette question n'a pas pu être élucidée du moins pour ce qui concerne les origines socio-ethniques *stricto sensu*; mais celles-ci se sont manifestées à travers une série de médiations, tels que le code linguistique utilisé, la capacité présumée à intégrer les hiérarchies des systèmes de travail, les compétences en matière de sécurité etc. Plus récemment, dans un autre milieu culturel, en l'occurrence en France, j'ai entamé avec quelques collègues une recherche sur les "cultures étrangères" à l'école. Très rapidement nous nous sommes aperçues que l'identité ethnique est non seulement historiquement construite mais encore elle varie selon les contextes nationaux, régionaux ou locaux. Elle dépasse en tout cas largement les catégories de désignation courantes, notamment administrativo-géographiques. Le recours à l'histoire devient donc nécessaire pour féconder les débats actuels. Il permet tout particulièrement de mettre en perspective aussi bien les nomenclatures administratives que les catégories de perception et de désignation sociale.

Le texte que je présente ici se propose de rappeler certaines caractéristiques de ce formidable processus de miscégenation qu'a eu lieu en Amérique Espagnole; mes exemples feront référence tout particulièrement à la Nouvelle Espagne qui correspond approximativement au Mexique actuel.

La *Conquista* fait rencontrer -d'une façon violente- deux populations que nous désignons par des termes génériques : les espagnols d'une part, les "indiens" de l'autre. A partir de ce moment et sous l'effet des événements complexes - massacres², politique d'asservissement et d'esclavage, exploitation, maladies, et baisse consécutive de la population indienne- un processus d'assimilation et d'acculturation s'installe en étroite liaison avec le brassage ethnique. Cependant, derrière ces termes génériques - espagnols et indiens - force est de constater que les paysages ethniques et sociaux sont composites. Les populations en question se présentent, déjà au moment de la *conquista*, comme le résultat d'un processus de métissage, même si le terme est anachronique.

En premier lieu du côté des "Espagnols" ou des Ibériques : historiquement sur le sol ibérique une longue série de peuples se sont succédé : Ibères, Celtes, Phéniciens, Grecs, Carthaginois, Romains, Wisigoths, Juifs, Arabes, Berbères, Tziganes ainsi que des esclaves d'origine ethnique diverse à partir du moyen-âge. Rappelons également le

¹ P. Zagefka, *Les fils de l'acier. Passés scolaires et trajectoires professionnelles des ouvriers sidérurgistes à Lázaro Cárdenas*, Mexique, Thèse de 3ème cycle, Université PARIS V, 1985.

² Ils sont historiquement incontestables en dépit de la controverse, encore actuelle, autour de la "Légende noire" et de la véracité des écrits de Bartolomé de Las Casas.

formidable processus de métissage ethnique et culturel entre musulmans et chrétiens pendant sept siècles et jusqu'à la chute de Grenade en 1492. Malgré l'expulsion des juifs en 1509, (suivie de celle des *moriscos* -arabes ou berbères convertis au christianisme en 1609), les *conversos* y restent dans leur grande majorité, surtout s'il s'agit de *conversos* de longue date. Et n'oublions pas que fray Bartolomé de las Casas, chroniqueur et défenseur des Indiens, était également fils de *converso*.

Pour ce qui concerne le port de Séville dont nous connaissons l'importance dans les échanges maritimes avec le Nouveau Monde, la population est là aussi mélangée : les Génois qui sont des "*hombres de negocios*" (dont les premiers privilèges remontent à la cédula du 22 mai 1252 (P. Chaunu, 1977), les Portugais, les Français, les Flamands, plus tard, au XVII^e, les "*peruleros*", facteurs des riches maisons créoles, mais également les "*moriscos*" qui constituent la main-d'oeuvre bonne marché. Rappelons également qu'au début du XVI^e siècle "la nuance subsiste entre andalous et ces demi-étrangers qui sont les marchands du Nord du Royaume" (P. Chaunu, 1977) (basques, Biscaya). Quant aux Noirs dont la traite avait commencé très tôt - depuis 1444-³, ils étaient employés comme domestiques et parlaient souvent l'espagnol. Ainsi, en 1565 il y avait à Séville 6 327 esclaves africains (Verlinden 1964).

Il est couramment accepté que l'émigration dans le Nouveau Monde fut principalement le fait des populations de l'Andalousie et de l' Estrémadure - les *hidalgos* de la petite noblesse et les cadets de familles aristocratiques, mais aussi des artisans et des paysans. Toutefois une évaluation définitive est loin d'être possible car les départs pour le Nouveau Monde étaient non seulement légaux (Archives de Séville); en dépit de la volonté de la Couronne de contrôler étroitement l'immigration dans le Nouveau Monde en la limitant à ses seuls sujets et en l'interdisant aux *moriscos*, aux *conversos* et aux autres mozarabes, des transferts illégaux se sont organisés très rapidement.

Du côté des Indiens - habitants des Indes - la multiplicité des appartenances ethniques est évidente non seulement à cause de l'étendue du Nouveau Monde mais encore parce que celui-ci est depuis fort longtemps en permanente restructuration due aux mouvements de populations, aux conquêtes et défaites et aux processus de miscégenation déjà anciens, d'émergence et de décadence des empires. Rappelons les exemples les plus connus : l'empire inca, ou "Tahuantinsuyu" - "le Royaume de Quatre-

³ Découverte par les Portugais en 1444 du Cap-Vert et de l'embouchure du Sénégal : la porte du "pays des Noirs" *Terra dos Negros*) dont on envoie une première cargaison à Lagos au Portugal. La traite des esclaves commence à partir de ce moment qui se développera de plus en plus avec la découverte de l'Amérique. Dans un premier temps les Noirs sont importés et vendus dans la Péninsule en remplaçant une partie de la population décimée par la peste noire.

Quarts-dont le centre correspond approximativement à l'actuel Pérou (400 000 kms du nord au sud qui regroupait environ 10 millions d'habitants, et à côté de la civilisation toltèque-maya au Yucatan, la confédération aztèque au Mexique qui depuis le XIVème siècle avait soumis une série de peuples -dont la principale puissance à Atzapoltzalco-réunissait quelques 25 millions de personnes. Pour ce qui concerne plus précisément la Méso-amérique (Mesoamérica) "la diversité des noyaux indigènes et les rivalités qui les déchiraient, indiquent qu'elle était constituée d'un ensemble de peuples, nations et cultures autonomes, ayant des traditions propres, exactement comme la Méditerranée ou autres aires culturelles" (Octavio Paz, p. 82).

A la veille de la *Conquista* toutes ces populations présentent une structuration économique, sociale et culturelle extrêmement différenciée. Les Indiens sont loin d'être tout simplement des agriculteurs ou des chasseurs nomades comme c'est le cas pour les populations du Nord de la Nouvelle Espagne. D'ailleurs ces dernières, -dont les membres, selon Humboldt, étaient désignés par l'expression d'indiens errants,- *indios errantes*, sont longtemps restées réfractaires à toute mainmise des autorités espagnoles aussi bien militaires qu'ecclésiastiques (J. Lafaye, 1974 et Esteva Fábregat, 1988)⁴. La situation est en revanche très différente de celle que met en scène une conception simpliste des sociétés indiennes. Au sein de celles-ci plusieurs catégories sociales sont insérées dans un réseau de relations, certes réglementé, mais toujours en constante évolution: noblesse, grands dignitaires des empires respectifs, guerriers, prêtres et scientifiques, lettrés et poètes, médecins et guérisseurs, marchands, porteurs, artisans et "ouvriers"⁵, esclaves. Ce sont des groupes sociaux et professionnels qui collaborent et qui s'affrontent au-delà des clivages ethniques internes. Les premiers chroniqueurs - tels Bernal Díaz de Castillo, Bartolomé de las Casas, Fray Bernardino Sahagún, Fray Toribio de Motolinía, voire Hernán Cortés à travers ses lettres, ont consacré des chapitres entiers sur les institutions et les métiers des civilisations qu'ils ont rencontrées.

L'historicité de ce Nouveau Monde, en dépit de la vision partielle des conquérants, fait d'ailleurs que ceux-ci n'ont pu la plupart du temps s'installer que grâce

⁴ Les habitants de ces zones difficilement accessibles, en général des steppes ou des déserts, comme à Chihuahua ou à Huasteca, ont pu pendant longtemps s'échapper à l'emprise du pouvoir colonial comme ils l'avaient fait face au pouvoir aztèque (Lafaye, 1974).

⁵ Il suffit de lire la description des fêtes organisées à la *plaza mayor* de la ville de Mexique en 1538 que nous donne Bernal Díaz del Castillo. Il s'agissait en fait de la reconstitution de la prise de Rhodes par les Turcs par une mise en scène fantasmagorique de la nature (faux arbres et animaux) et des hommes. Et Díaz del Castillo de noter : "... porque los indios naturales mexicanos son tan ingeniosos de hacer estas cosas, que en el universo, según han dicho muchas personas que han andado por el mundo, no han visto otros como ellos" (Díaz del Castillo, p. 652).

à l'appui des populations dominées à l'intérieur de chaque empire et non seulement grâce à la supériorité de leurs armes comme les armes à feu et la cavalerie.

Au moment de la conquête se fait ainsi la rencontre entre deux groupes, représentés comme tels, qui s'opposent ou qui s'acceptent différemment selon les contextes. L'émigration ibérique ou européenne oublie en grande partie ses différences internes et se réduit à une entité. De même qu'on désigne ceux d'en face et bientôt ceux d'à côté par le terme générique des *habitantes de las Indias* ou *naturales*.

Ici il me semble que nous sommes en présence d'un phénomène plus général qui accompagne les migrations et le face à face des populations nouvelles : la désignation globalisante -générique et réductrice- de "soi" et de l'"autre" dont le corollaire est une perte de mémoire pour ce qui concerne les clivages ou les oppositions ethniques, politiques, économiques anciennes.

Le processus de misgénération se met très rapidement en place et presque exclusivement par les femmes: alliances matrimoniales forcées ou volontaires, dons, rapt et viols. Les *conquistadores* s'attribuent et se partagent les femmes indiennes tombées en captivité. Díaz de Castillo raconte comment Cortés et ses officiers "avaient dissimulé et emmené les plus belles esclaves, si bien qu'il n'en restait aucune de jolie (pour les soldats). Celles que nous reçûmes étaient vieilles et laides. On murmura beaucoup contre Cortés" (Díaz del Castillo, I., p. 428, 1568-1968). C'est le même auteur qui décrit la façon de procéder des Espagnols en territoire conquis : "Ils constituaient des groupes de quinze à vingt, et ils allaient mettre à sac les villages, abusant des femmes et déroband étoffes et volailles, comme s'ils s'étaient trouvés en pays maure où l'on vole ce que l'on trouve" (Díaz del Castillo, II, p. 113).

Mais les Espagnols ont également reçu de la part des *caciques* locaux des femmes en cadeau en guise de témoignage d'amitié et de soumission. Le don des femmes était considéré en effet comme un excellent moyen de paix sociale. Toujours selon Bernal Díaz del Castillo le cacique Xicotenga, appauvri par Moctezuma, a offert à Cortés sa fille vierge et aux lieutenants du *conquistador* quatre jolies femmes, toutes accompagnées de leurs servantes⁶.

Le manque de femmes ibériques est la première explication de la constitution des alliances entre Espagnols et indiennes, en dépit de la volonté de la Couronne d'enrayer

⁶ "Otro día vinieron los mismos caciques viejos y trajeron cinco indias, hermosas doncellas y mozas, y para ser indias eran de buen parescer y bien ataviadas, y traían para cada india otra india moza para su servicio y todas eran hijas de caciques. Y dijo Xicotenga à Cortés: "Malinche: ésta es mi hija, e no ha sido casada, que es doncella, y tomalla para vos". La cual le dio por la mano, y las demás que las diese a los capitanes" (Díaz del Castillo, p. 178)

le phénomène par l'importation aux Indes des "femmes blanches à vendre". C'est la première génération de métissage susceptible d'être authentifiée dans les lignages, génération qui permet de nouer de nouveaux liens de solidarité entre conquérants et familles indiennes. Mais, par la suite, les pistes généalogiques se brouillent, surtout lorsque les familles se font et se défont, les femmes indiennes répudiées ou enfuies, les enfants métis rejetés ou non reconnus. Les femmes entrent dans les maisons en tant que "*criadas*" et en tant que nourrices au service des nouveaux maîtres du pays. Dans ce sens elles ont également contribué au métissage culturel, comme a pu l'observer Robert Redfield au début de 1930 en pays maya (R. Redfield, 1941). Elles amènent avec elles traditions alimentaires, manières de table, pratiques éducatives et linguistiques, habitudes vestimentaires.

Même pour cette première génération l'appartenance sociale sert à 'couvrir' la miscégénération. En premier lieu, les alliances matrimoniales nouées entre les *conquistadores* ou autres dignitaires représentant l'administration coloniale qui se met lentement en place et les filles de la noblesse indienne, mexicaine ou aztèque, ont comme effet de gommer le métissage et d'"hispaniser" les enfants qui en sont issus. Le terme "*criollo*" qui apparaît très rapidement s'interprète différemment selon les contextes : il peut servir à désigner les espagnols nés dans les colonies mais aussi les enfants nés d'un espagnol et d'une indienne souvent de haut rang, dûment reconnus et appartenant à la classe dominante. D'ailleurs, on appelait également *criollos* les Noirs *ladinos*, c'est-à-dire parlant espagnol, nés dans un foyer espagnol ou portugais (Bernard-Gruzinski, p. 230). Étant donné la complexité de la situation sur le terrain, les tentatives de la Couronne pour réglementer les intermariages - qui a abouti à la célèbre *Recopilación de Leyes de los Reinos de las Indias* en 1680 - se sont souvent avérées insatisfaisantes, laissant une large place aux accommodations locales, aux légalisations des mariages moyennant finances et, en général, à des procédures fondées sur ce qu'on appelait *composición*. Le *criollo* est donc un terme qui indique un peu la couleur et le lieu de naissance mais avant tout l'appartenance sociale. Néanmoins, des différences sociales importantes existent au sein de la catégorie de "*criollos*": les hommes riches installés dans les grandes villes, Mexico ou Puebla, les propriétaires terriens ou de mines installés dans des provinces éloignées, les religieux de ville opposés à ceux qui étaient installés dans les missions de l'intérieur du pays, les "*doctores*" de l'université, les artisans et les "*alguaciles*", ces blancs pauvres (J. Lafaye, 74)⁷. Lorsqu' à la fin du XVIII^e siècle Alexander von Humboldt décrit les différentes populations du Mexique, il

⁷ D'ailleurs la Cour du Vice-Roi divisait les "*criollos*" en deux catégories : ceux qui y étaient admis et les autres (J. Lafaye, 1974).

limite l'appellation de *criollos* aux "blancs de race européenne nés en Amérique" (A. von Humboldt, p. 51) mais dont le lignage semble se perdre au loin, sans autre possibilité de distinction que celle fondée sur l'appartenance sociale.

Rappelons que c'est de cette première génération d'alliances matrimoniales entre nouveaux chefs du pays et anciens nobles que sont issus certains de premiers grands chroniqueurs de la vie indienne pendant le XVI^e et XVII^e siècle. Ce sont eux en effet qui ont essayé d'une part de sauvegarder la mémoire de leurs ancêtres et d'autre part de contrecarrer la version officielle espagnole de la *Conquista*, tels Diego Muñoz Camargo (1529-1600), Juan Bautista Pomar, (XVI^e s) ou Fernando de Alva (à cheval entre XVI^e-XVII^e s) au Mexique, voire l'Inca Garcilaso de La Vega (1539-1616) au Pérou, autant que des Indiens qui ont été nourris par un métissage culturel⁸, tels Don Hernádo de Alvarado Tezozomoc (XVI^e s), rédacteur d'une *Crónica mexicana* en version espagnole et en version nahuatl, ou Chimalpahin Cuauhtlehuanitzin⁹.

Si l'immigration européenne est continue pendant les deux siècles qui ont suivi la *Conquista*, l'arrivée de ceux que l'on appelle vulgairement les *gachupines* en Nouvelle-Espagne ou ailleurs *chapetones*- individus nés en Europe - rencontre souvent l'opposition des *criollos* détenteurs de positions sociales et adaptés aux modes de vie du Nouveau Monde¹⁰. Antagonisme fort entre ces deux catégories de la classe dominante, guerre fratricide, qui apparaît, comme le note J. Lafaye, dès la première période de la Conquête, au moment où la Couronne essaie de maintenir son pouvoir outre-Atlantique par l'envoi des intermédiaires. Les vice-rois sont bien évidemment espagnols, tout autant que les hauts fonctionnaires de l'administration civile et de l'armée. Quant aux institutions ecclésiastiques, tout particulièrement les ordres religieux, les oppositions entre "espagnols" et "criollos" donnaient lieu à des querelles graves avant d'aboutir à des formes de transaction fondées sur l'alternance périodique dans la direction. Cette

⁸ Dès la première période de la Conquête les prêtres et les moines, principalement franciscains et jésuites, ont ouvert des écoles pour enseigner la *gramática*, c'est-à-dire le latin, et le catéchisme. En 1523 est fondée une école à Tezcoco suivie de l'école de San José de Belén de los Naturales à México. Puis, les franciscains ont fondé le Colegio de Santa Cruz dans le couvent de Santiago Tlaltelolco en 1536 qui a eu comme recteur Fray Bernardino de Sahagún. Toutes ces écoles ont été fréquentées presque exclusivement par les fils de la noblesse indienne et par les criollos.

⁹ Chimalpahin note : "Ces métis, nous ignorons de quels Espagnols ils viennent, ni de quelle manière s'établissait leur lignage: leurs aïeux là-bas en Espagne étaient peut-être des nobles ou des gens du peuple", ou, ailleurs, "ceux qui sont des hommes dignes, les métis, hommes et femmes, reconnaissent qu'ils proviennent de nous, les Indiens. Mais certains d'entre eux sans réflexion, hommes et femmes, se refusent à reconnaître qu'ils possèdent quelque chose de notre sang, de notre couleur. En vain ils ne veulent se faire passer que pour des Espagnols. Ils nous méprisent, ils se moquent de nous, comme le font certains Espagnols." (cité par Bernard, C., Gruzinski, S., 1993, p. 679-680).

¹⁰ Alejandro de Humboldt, P. 77

rivalité entre *criollos* et péninsulaires continue pendant les siècles jusqu'à son exacerbation avec les guerres d'indépendance des pays latino-américains. Les débats sont également continus sur la valeur et les caractéristiques de "*los hijos de la tierra*". En 1647, par exemple, le juriste Solórzano Pereira écrit sur les *criollos* : "on ne peut douter qu'il s'agisse des vrais espagnols et en tant que tels qu'ils puissent jouir de leurs droits, honneurs et privilèges et en être jugés par eux; étant donné que les provinces des Indes sont comme celles de l'Espagne ... ces fils d'espagnols finissent par être et sont originaires d'Espagne" (Solórzano Pereira, 1979). Mais les détracteurs des *criollos* s'appuient sur les mauvaises habitudes et les vices "que ceux-ci têtent dans le lait des Indiennes", leurs nourrices, pendant leur enfance. Gemelli Carreri, ce voyageur et homme d'affaires napolitain, en séjour dans la ville de México au début du XVIII^e siècle note "On peut dire qu'elle (la ville de Mexico) le dispute aux meilleurs d'Italie pour la beauté des édifices et les ornements des églises, et l'emporte pour la beauté des dames qui sont charmantes et très bien faites. Elles aiment fort les Européens, qu'elles appellent *gachupines*, et les préfèrent pour maris, quelque pauvres qu'ils soient, aux créoles les plus riches, parce que ceux-ci ont plus de goût pour les femmes mulâtres et qu'ils en ont pris les mauvaises coutumes, en suçant leur lait. Cela fait que les créoles ont si fort en aversion les Européens qu'ils s'en moquent en les voyant passer dans la rue; ils s'avertissent de boutique en boutique en disant: *Él es*, c'est lui. ... La haine que ces gens-là nous portent est si grande, qu'elle s'étend jusqu'à leur père et leur mère, quant ils sont d'Europe". Et au sujet du théâtre : "La comédie ... 'Le bonheur et le malheur du nom' ... fut très mal exécutée, par des créoles ou Indiens qui sont seuls en possession du théâtre, les Européens regardant comme un métier très déshonorant celui de l'acteur public". En revanche il s'étonne à ce que les Européens ou du moins ... "les chevaliers et autres ordres ... vendent des étoffes, du chocolat et autres choses de moindre valeur, disant que cela ne fait aucun préjudice à leur noblesse, parce qu'ils ont la permission de Charles-Quint pour trafiquer".

La rivalité entre *criollos* et péninsulaires se traduit également par une relative séparation entre institutions fréquentées : paroisses, confréries, églises ou entre corps dans la milice. Et elle s'exacerbe encore plus à mesure qu'augmente l'importance sociale et politique des créoles que la Couronne essaie de contrôler (Rosenblat, 1954). Humboldt au début du XIX^e siècle observe que "le plus misérable Européen, sans éducation ni culture se croit supérieur aux blancs nés dans le Nouveau Continent; et il sait que avec la protection de ses compatriotes, et en profitant d'un coup de chance comme il peut se passer dans des pays où on l'acquiert de la fortune aussi rapidement qu'on la perd, il pourra un jour occuper des postes dont l'accès est presque fermé à ceux

qui sont nés dans le pays, même si ces derniers se distinguent par leurs connaissances et par leurs qualités morales". C'est pour cela que les *criollos* disent avec orgueil, surtout après 1789 "je ne suis pas espagnol, je suis américain", et Humboldt ajoute, "paroles qui démontrent les symptômes d'un ressentiment ancien" (Humboldt, 76).

Une fois que les grands débats juridiques et ecclésiastiques sur le statut de l'"indien" - sur son âme, sa mesure de l'humain, sa possibilité d'être reconnu comme un être chrétien en puissance- ont pris fin (C. Val Julian, 96), la Couronne formule timidement un schéma de pensée et de gouvernement par certains côtés original: les "Indiens" séparés des "Espagnols" - c'est-à-dire péninsulaires, créoles et métis légitimés- furent considérés comme des vassaux et des sujets libres du roi. Ils se divisent en deux classes statutairement reconnues par la Couronne jusqu'à au XVIII^e siècle: les indiens tributaires¹¹ et les indiens nobles descendants de l'aristocratie aztèque, les "*señores naturales*", ou les caciques (Humboldt, p. 67)¹²; cette deuxième catégorie est exempte d'impôt personnel tout autant que les Tlaxcaltèques à cause des services rendus à Cortés au moment de la *Conquista* contre les armées de Moctezuma. Aux caciques est également reconnu le statut de *hidalgo*, jusqu'à la fameuse révolte de Tupac Amaru (1782) au Pérou qui entraîne l'abolition des titres de noblesse des familles aristocratiques incas. Mais, en dépit d'une petite minorité qui s'est enrichie, les caciques sont endettés et appauvris (d'ailleurs déjà sous Moctezuma s'ils étaient des vassaux des Aztèques), *a fortiori* sous la domination espagnole lorsqu'ils servent d'intermédiaires entre pouvoir colonial ibérique et indiens tributaires dans le système d'exploitation mis en place. La Couronne, par le biais des vices-rois, essaie de gérer les communautés indiennes en premier lieu par l'hispanisation du mode de gestion des communautés

¹¹ Il s'agit en général des Indiens agriculteurs, sédentaires, otomis ou nahuas, du Mexique central, qui ont été étroitement contrôlés par la Couronne. En revanche, on connaît peu sur les modes de contrôle des Indiens des régions de Oaxaca ou de Michoacan, qui sont, comme le note Jacques Lafaye, en quelque sorte des régions en transition. Lorsque Giovanni Gemelli Carreri à la fin du 17^{ème} siècle séjourne pendant onze mois en Nouvelle-Espagne, il évoque la chasse organisée contre les Chichimèques "pour les évangéliser", traduisons "pour les soumettre sous prétexte d'évangélisation".

¹² Alejandro de Humboldt, 'Es bien difícil distinguir por su exterior a los caciques de los otros indígenas, cuyos abuelos del tiempo de Moctezuma il constituían ya la última casta de la nación mexicana. La sencillez de su vestido y alimento, el aspecto de miseria que se complace en presentar a la vista, confunden fácilmente al indio noble con el tributario, pero este último manifiesta hacia el primero un respeto que indica la distancia prescrita por la antigua constitución de la jerarquía azteca. Las familias que gozan de los derechos hereditarios del cacicazgo, lejos de proteger la casta de los naturales tributarios, abusan, las mas de las veces, de su influjo sobre ellos. Encargados de la magistratura en los pueblos indios, son ellos los que recargan la capitación, y no solo se complacen en ser los instrumentos de las vejaciones de los blancos, sino que se sirven también de su poder y de su autoridad para arrancar algunas pequeñas sumas en su particular provecho".

rurales, "*los pueblos de los indios*". Après une première période pendant laquelle Hernán Cortés envisage de faire le commerce des Amérindiens vers l'Europe, projet contré par la Reine Isabelle qui les considère comme des "sujets libres et exempts de servitude", coexistent législation royale proclamant les Indiens libres et pratiques d'esclavage, dans le cas des prisonniers faits aux tribus rebelles lors de la "juste guerre", et d'asservissement et de travaux forcés, dans le cas des *encomiendas* tout particulièrement pendant la première période de la mise en place du pouvoir colonial. La Couronne essaie en effet de combiner privilèges et obligations des Indiens pour contrôler toute tentative de révolte : possibilité d'élire leurs propres autorités, permission toute relative d'observance de leurs anciennes coutumes sous le regard critique des autorités ecclésiastiques et civiles, liberté de mouvement limitée. Ils devaient en effet vivre dans leurs *pueblos* ou dans leurs *reducciones* et pouvaient être gouvernés par eux-mêmes, en se distribuant le travail selon leur propre organisation. Dans les villes ils devaient vivre dans des quartiers séparés mais ce règlement ne s'est jamais vraiment appliqué. Dans la ville de Mexico la *traza* qui séparait les deux populations s'est estompée à la fin du XVII^e et il y avait un grand nombre d'Indiens qui vivaient dans les maisons espagnoles. Mais parmi les contraintes qui pèsent sur les Indiens c'est l'obligation de se soumettre au travail forcé (*mita* en quechua dans les régions andines ou *coatequitl*, en nahuatl) et le paiement de lourds tributs au roi et surtout à l'*encomendero*. La *encomienda* du XVI^e siècle s'efface progressivement laissant la place au tribut individuel. Depuis 1578 ce ne sont que les personnes âgées entre 18 et 50 ans et depuis 1618 seuls les hommes y sont astreints. Selon Humboldt en 1746 le tribut des indigènes s'éleva à 650000 pesos et en 1807 à 1.200.000. Exemptés de la dîme, des droits de péage (*alcabala*) et du régime militaire, les Indiens sédentaires, dans leur majorité agriculteurs, n'ont pas le droit de porter des armes (armes blanches et armes à feu), ni de conclure des contrats, ni de monter à cheval. En fait, ils étaient considérés comme des "mineurs", statut qui leur permettait toutefois une certaine protection et les préservait, entre autres, de l'Inquisition (M. Mörner)¹³. Malgré les mesures tutélaires de la Couronne à leur égard la ségrégation raciale et sociale fut toujours très forte. Reprenant à son compte les préjugés de ses contemporains, Gemelli Carreri les qualifie de "malpropres" et de "fainéants", même s'il entrevoit, comme il le fait pour les Indiens Otomis, "ces malheureux qui vivent dans ces horribles montagnes plutôt en bêtes qu'en hommes", le système d'exploitation mis en place; "à la misère et à la paresse s'ajoute l'exploitation des *alcaldes*" (Gemelli Carreri, 184). Au Mexique, au

¹³ Les délits d'hérésie ou d'apostasie des indiens relevaient de la jurisprudence des évêques, tandis que la magie ou les malefices relevaient des juges séculiers, A. Rosenblat, 1954.

XVIII^e siècle le terme *indios* s'oppose à celui de *gentes de razón* (gens de raison), tout autant que celui de *blancos* s'oppose à celui de *gentes de color*¹⁴. Humboldt, conscient des difficultés que rencontre un "observateur philosophe" dans un pays étranger, hésite à porter un jugement définitif sur les "qualités morales des indigènes mexicains": " il est difficile de les (les qualités morales) apprécier à leur juste valeur si on ne considère cette caste que dans l'état actuel d'avisement que l'a amenée une longue tyrannie"¹⁵, la "férocité des Européens" lors de la conquête et le "fanatisme chrétien" qui a exterminé "les sacerdotés aztèques, dépositaires des connaissances historiques, mythologiques et astronomiques du pays " (Humboldt, p. 60). Mais en dépit de cette ségrégation, en dépit des restrictions et des contraintes qui ont toujours pesé sur les indigènes, le métissage entre indiens et espagnols a partout créé des liens tels que "les deux Républiques", l'une pour les Blancs, l'autre pour les Indiens, ne semblent avoir existé que dans leur formulation juridique.

En effet, entre les *criollos* et les *gachupines* d'une part et les Indiens - les indigènes de couleur foncée - d'autre part émerge très rapidement des classes d'entre-deux - *mestizos* et *mulatos* - qui mettront fortement en question le projet initial de la Couronne.

Le terme "*mestizo*" désigne les descendants de blancs et d'indiens. Il devient très rapidement un terme péjoratif tout autant que le terme de *mulato*. Si les premiers métis ont été facilement adoptés par l'un de leurs groupes d'origine - " lorsqu'ils se fondent dans le groupe paternel, -ce qui fut le cas lors des alliances entre *conquistadores* et familles aristocratiques indiennes -, "indianisés" lorsqu'ils restent dans le groupe maternel, cela n'a été possible que parce qu'ils ont été peu nombreux en comparaison avec les populations indiennes. Mais très rapidement, principalement à cause du déclin impressionnant de celles-ci, dû aux exactions de toutes sortes et aux maladies nouvelles pour elles qui en ont fait des ravages, le nombre de ceux qui sont de "sang-mêlé", "*de sangre mezclada*", augmente proportionnellement.

Cette catégorie nouvelle d'entre-les-deux est soupçonnée de trahison. Aussi bien les communautés indiennes que les *criollos* détenteurs du pouvoir s'en méfient; cette

¹⁴ Même aujourd'hui le terme de indio a une connotation péjorative. Le terme politiquement correct, d'ailleurs depuis l'Indépendance, est celui de indígena, terminologie renforcée par la politique indigenista adoptée par les différents gouvernements.

¹⁵ Humboldt analyse finement les effets de l'exploitation et des vexations permanentes des dominants sur les comportements des dominés. "Comme l'indien ne peut se venger des Espagnols que très rarement, il prend plaisir à faire cause commune avec eux pour opprimer ses propres concitoyens; brimé depuis plusieurs siècles, forcé à une obéissance aveugle, il désire à son tour de tyranniser les autres. ... L'oppression produit partout les mêmes effets; partout elle amène la corruption" (Humboldt, p. 64).

nouvelle catégorie ethnique est avant tout sociale; les métis perdent leurs attaches avec les communautés d'origine indienne; ils ne sont pas non plus insérés dans un réseau de relations sociales stables, en l'occurrence dans un réseau pouvant les contrôler. Le gouvernement colonial voit en eux d'abord la preuve que le principe des "deux Républiques" est bafoué, puis, une menace potentielle à l'ordre constitué par leur mobilité géographique qui est interprétée comme une volonté de se dissimuler, enfin, une menace à l'ordre social par le type d'activités professionnelles qu'ils exercent, principalement comme intermédiaires auprès des communautés indiennes; ils sont acculés à être des colporteurs, des commerçants ambulants, des porteurs, des contrebandiers et, en général, des trafiquants de marchandises de toute sorte.

En premier lieu, les "*sangre-mezclada*" portent la "tare d'une naissance illégitime" (Bernard-Gruzinski à la suite de Konetzke). "Les termes métis et illégitime devinrent presque synonymes" (M. Mörner, p. 56). Les *mestizos* mais aussi bien des *mulatos*, sont, selon les représentations des classes dominantes dans les colonies, avant tout des *hijos de la chingada* (J. Lafaye).

Rappelons que les premiers Noirs qui sont arrivés aux Indes furent les *ladinos* hispanisés au service des *conquistadores* et de hauts fonctionnaires. Certains ont activement participé à la Conquête aux côtés de leurs maîtres en obtenant des compensations importantes dont parfois leur affranchissement (Aguirre Beltrán, 1946). Pendant la première période de la Conquista, période ouverte aux transformations sociales et aux trajectoires individuelles mouvantes, certains Noirs ont pu connaître une ascension sociale importante, placés, par exemple, comme contremaîtres dans les villages indiens par les *encomenderos*. Par la suite, la baisse démographique de la population indienne et les nouveaux besoins économiques ressentis dans certaines régions, comme par exemple les mines et les champs de culture de la canne à sucre, ont eu comme résultat l'intensification de l'esclavage des Noirs (Von Wobeser, 1997). Même si le Mexique n'a pas connu les mêmes taux d'importation d'esclaves que d'autres pays du continent, les noirs originaires de l'Afrique, des Antilles et des Canaries, travailleurs dans les mines, les sucreries ou les "obrajes"¹⁶ constituaient un groupe ayant un statut particulier.

Marqués au fer sur le front ou sur l'épaule jusqu'en 1784, date à laquelle cette pratique est supprimée, les esclaves noirs pourraient être affranchis soit pour services rendus à leur patron (*carta de libertad*), soit en se rachetant (*rescate*). Mais toute une

¹⁶ Etant donné l'interdiction de la Couronne à ce que les Indiens travaillent dans les mines et dans les "obrajes". Pour ce qui concerne la culture de la canne à sucre et les sucreries on faisait plutôt appel aux compétences professionnelles des Noirs, acquises principalement aux Antilles.

série de mesures restrictives adoptées par la Couronne limitait les possibilités d'action aussi bien des esclaves que des affranchis. Ils n'avaient pas le droit de circuler pendant la nuit dans les villes ou dans les villages, de porter des armes et d'entrer dans la milice, d'avoir des indiens à leur service, d'inscrire leurs enfants dans les institutions d'enseignement, à l'exception de celles consacrées à l'enseignement du catéchisme. Néanmoins, ces réglementations restrictives sont appliquées sur le terrain toujours selon le principe de la "*composición*", surtout à partir du moment où les alliances matrimoniales ou extra-maritales produisent de nouvelles catégories socio-ethniques.

Comme les femmes esclaves ne pouvaient engendrer que des enfants esclaves, les mulâtres étaient la plupart du temps des esclaves. Cependant si un noir esclave avait un enfant avec une femme indienne son enfant naissait libre - les *zambos*. De la même façon, la Couronne permet à partir de la fin du XVI^e (1583) aux pères espagnols des enfants engendrés avec une de leurs esclaves noires d'avoir un droit de préemption (au moment de leur vente aux enchères). L'affranchissement restait toujours une possibilité et un espoir, mais il dépendait bien évidemment de la volonté du maître¹⁷.

Métis et mulâtres dès par leur statut et par leur nombre relatif n'occupent pas toutefois la même place sociale ni dans la réalité ni dans les débats autour de leurs droits. Si les mulâtres portent en eux le poids de l'esclavage, les métis constituent une force et une menace. Dès la fin du XVI^e siècle ils sont soumis à des restrictions : "ils ne pouvaient plus devenir protecteurs d'indiens, notaires, ni caciques et il leur était défendu de vivre parmi les Indiens" (Mörner, p. 57).

La ligne de démarcation est constituée par la distinction faite entre fils légitimes et illégitimes; pour les métis et dans une moindre mesure pour les mulâtres nés d'une union légitime, "*de legítimo matrimonio nacidos*", il y a toujours des possibilités de reconnaissance sociale et d'insertion professionnelle (A Rosenblat, 1954). Mais la représentation sociale prévalente est toujours que le métis et le mulâtre ne peuvent être que les produits d'une aberration sociale, les alliances inter-ethniques, et d'une transgression à la "pureté de sang". Juan de Solórzano Pereira (1647) note "qu'ils sont généralement nés dans l'adultère et dans d'autres unions illicites et dégradantes, car il y a peu d'Espagnols d'honneur qui épousent des indiennes et des Noires. Cette mauvaise naissance les rend infâmes (de même que) le mélange de différentes couleurs et les

¹⁷ Rappelons la différence - des destins, des modes de vie et des chances de survie - entre esclaves de la sphère domestique et esclaves soumis au régime des mines, des sucreries ou des "obrajes". Gemelli Carreri, tout en ayant vendu un Noir à son arrivée à Acapulco, note que "le vendredi, nous fûmes tous fort affligés dans la maison à cause de la mort d'un Noir que don Alonso Robles (son hôte) aimait fort" (Gemelli Carreri, p. 185). De même en entamant son voyage de retour il passe par Saint-Laurent de los Negros, du côté de Vera Cruz, "uniquement habité par des Noirs - on croit être au milieu de la Guinée: mais ces noirs ne sont pas désagréables et s'attachent à l'agriculture", (Gemelli Carreri, p. 192)

autres vices qui sont chez eux naturels et qu'ils têtent avec le lait" (Solórzano Pereira, livre II, chap. XXX, § 35, 38). Mais les restrictions et les discours se heurtent aux réalités concrètes et aux besoins variables de différentes administrations pendant les périodes.

Un exemple est constitué par la position de l'Église catholique à l'égard de l'ordination des métis: interdiction de l'ordination des métis en 1568, mais quelques années plus tard elle "autorisait les enfants illégitimes et les métis à recevoir les ordres pour autant qu'ils fussent vertueux et qu'ils connussent des langues indiennes" (Mörner). En effet à une époque où les prêtres et les missionnaires péninsulaires avaient les plus grandes difficultés du monde avec les langues indiennes, les métis possédant les langues vernaculaires représentaient une solution parmi les plus valables. Pourtant la position de l'église continua à être frileuse à leur égard; lorsque, en 1588, "Philippe II restreint les dispositions papales aux métis légitimes après enquête sur leurs antécédents, les prélats utilisent largement cet argument pour éliminer les métis du clergé" (Mörner). La même chose vaut pour les métisses dont l'accès aux ordres monastiques n'est ouvert que si elles font preuve de leur naissance légitime et de leurs bonnes moeurs (A. Rosenblat, 1954).

Le même exclusivisme -émanant cette fois de l'armée- a régné pendant longtemps à l'égard des Noirs affranchis, des mulâtres et des *zambos*. Ces "castes", considérées comme "infâmes de par la loi" ont pu toutefois intégrer doucement la milice où ils ont formé des unités spéciales. Dans l'armée les mulâtres sont appelés *pardos* et les Noirs *morenos*.

La politique de séparation raciale, adoptée par la Couronne et par les vice-royautes, s'explique en partie par leur volonté de préserver un double ordre social en protégeant la main-d'oeuvre indienne contre ceux qui étaient considérés comme anomiques : métis, mulâtres et autres groupes non indiens. Rappelons que les Indiens, aussi bien tributaires que caciques mais pour des raisons différentes, approuvaient ce projet de ségrégation en récusant "une si grande vermine de gens perdus, sans feu, ni lieu, faite d'Espagnols, de métis, de mulâtres et de Noirs affranchis" (Mendietta). Métis et mulâtres ont été régulièrement dénoncés pour "leurs mauvaises habitudes - c'est-à-dire le vol et le jeu-, leur oisiveté -el ocio- réservé seulement aux classes possédantes,- ainsi que des erreurs et des vices". Mais c'étaient aussi le déracinement, l'instabilité et l'insoumission de ces catégories placées par leur naissance hors des deux Républiques" (cité par Bernand et Gruzinski) qui les rendaient dangereuses.

Attributs ethniques et attributs sociaux se combinent pour désigner les classes dangereuses vivant "libres et dans la licence" ("*vivir libre y licenciosamente*", "dans la

grande confusion et l'anarchie" que rend le terme *behetria* adopté par l'Eglise. C'est en premier lieu le cas des métis et des mulâtres, *apartados y desviados*, c.à.d. "vivant à l'écart et détournés du droit chemin"; puis, le cas des vétérans de la Conquête, ruinés, et des Européens aventuriers - soldats déserteurs, moines défroqués et "faux" moines, délinquants de toutes sortes en fuite -, qui ont tenté leur chance dans le Nouveau Monde et qui se sont retrouvés "sans appui et sans fortune". En effet, déjà en 1550 au Mexique, se trouvaient quelques 3 à 4 mille Espagnols vivant en tant que vagabonds et en terrorisant les populations indiennes. Et Giovanni Gemelli Carreri au début du XVIII^e siècle a rencontré dans l'arrière-pays de Vera Cruz un Espagnol vivant avec une Indienne dans la plus grande misère, qui n'avait pas pu faire fortune. Enfin, font partie de vagabonds les Indiens qui s'enfuient de leur communauté pour échapper au tribut ou au travail forcé, les noirs affranchis ou esclaves et les gens de voyage qu'on appelle "les Égyptiens".

Le "vagabondage" dans le Nouveau Monde, stigmatisé par les autorités aussi bien civiles qu'ecclésiastiques, même s'il recouvre en grande partie de nouvelles catégories ethniques et de nouveaux métiers, ne se présente pas toutefois comme un phénomène spécifique du continent. En Europe également exode rural, misère et guerres religieuses jettent dans les rues de larges fractions de populations.

C'est donc le caractère anémique et potentiellement dangereux de ces nouvelles catégories socio-ethniques qui semble menacer l'ordre colonial. Pourtant, comme le note J. Lafaye, ces catégories de gueux se sont insérées progressivement dans une société en évolution : que ce soit dans les milices privées de propriétaires terriens, que ce soit dans l'armée, que ce soit en tant que joueurs professionnels ou en tant que tueurs à gages occasionnels, instruments de vengeances politiques ou personnelles. Certes les différences sont très importantes entre les villes, tout particulièrement México et Puebla, et les campagnes. La dislocation des communautés indiennes traditionnelles, un de principaux résultats de la Conquista, jette dans les routes un nombre incalculable des hommes et des femmes. Et malgré les interdictions de la Couronne, métis, mulâtres, *zambos* ainsi que des familles espagnoles s'installent dans les villages indiens et s'indianisent; et lorsqu'il y a exode rural - ces anciens et nouveaux "indiens" emportent avec eux des expériences des communautés indiennes - entre autres la langue. Dès lors il n'est pas étonnant que le nahuatl devient la *lingua franca* à México dès la fin du XVI^e¹⁸.

¹⁸ Voir par exemple l'usage de nahuatl dans la rédaction des testaments par des notaires indiens, comme l'a montré Nadine Belligand, 1997.

C'est au moment que l'acculturation atteint son degré le plus élevé depuis la *conquista*, moment précisément où les frontières ethniques s'estompent du fait du processus de miscégenation, que la société coloniale, du moins les classes possédantes, tentent de réifier les catégories socio-ethniques en établissant des frontières et en inventant des généalogies linéaires. La "société des castes" telle qu'elle se définit à partir du XVII^e et jusqu'à la fin de la période coloniale ne doit nous tromper quant à son applicabilité ou à son degré de réalisme. La description détaillée et complexe de différentes combinaisons ethniques n'est qu'une construction théorique, matérialisée par plusieurs séries de peintures, dotée du pouvoir d'identifier et de séparer les populations. Il n'en est pas moins vrai que cette nomenclature mise en peinture permet de mesurer l'envergure du processus de miscégenation. Au plus fort de ce processus elle montre la volonté des classes sociales dirigeantes de délimiter des catégories ethniques afin de mieux les gérer et de les contrôler.

Au début du XIX^e, Humboldt repère "7 classes différentes: 1° les individus nés en Europe, appelés vulgairement *gachupines* (comme nous l'avons dit); 2° les espagnols *criollos*, ou les blancs de race européenne nés en Amérique; (tandis que les originaires des Canaries on les appelle *los isleños*) 3° les *mestizos* descendants de blancs et d'indiens; 4° les *mulatos* descendants de Blancs et de noirs; 5° les *zambos* descendants de noirs et d'indiens 6° les indiens mêmes ou 'la race bronzée des indigènes' et 7° les noirs africains". Aux sang-mêlés s'ajoutent également les Asiatiques, Philippins, malais ou chinois, étant donné les possessions espagnoles aux Philippines et l'intense commerce établi avec la Chine en passant par Acapulco et par Manille (A. von Humboldt, p.). Et Humboldt, en tant que scientifique et en suivant ses informateurs, conclut que "c'est la couleur de la peau qui détermine le rang social".

Mais au-delà de cette première séparation, la société coloniale se retrouve devant un processus de métissage continu; elle tente donc de fixer les croisements en leur donnant des appellations - parfois redondantes ou compliquées dont l'origine est loin d'être claire. Nous disposons actuellement de plusieurs séries de tableaux qui mettent en scène des familles métissées qui visualisent ces croisements¹⁹.

Voici quelques exemples que nous donnent les tableaux du Musée du Mexique:

Espagnol avec indienne produit un *mestizo*

Espagnol et métisse produit un *castizo*

De Espagnol et *castiza* on tourne à espagnol

¹⁹ En suivant José Perez de Barradas, les tableaux du Musée National du Mexique, la série de Michoacan, Musée National de Paris, Musée d'Histoire Naturelle de Vienne, la série de Guatemala et du Pérou du Musée Ethnologique de Madrid, la série de la maison Beamore Hants, et la série des cuivres du Musée de México. Voir également, Angel Rosenblat et Las Artes de México.

De Espagnol et noire sort un *mulato*
 De espagnol et mulata sort un *morisco*
 De *Morisco* et espagnole un *albino*
 De *Albino* et espagnole celui qui naît est *Torna atrás* (retour en arrière)
Mulato et indienne engendrent *Calpamulato*
 De *Calpamulato* et indienne sort *Jibaro*
 De Noir et indienne sort *Lobo*
 De *Lobo* et indienne sort *cambujo*
 De *indio* et *cambuja* sort *Sambahigo*
 De *mulato* et *mestiza* sort *cuarterón*
 De *Cuarterón* et métisse *Coyote*
 De *Coyote* et *Morisca* naît *Albarazado*
 De *albarazado* et *Salta atrás* sort *Tente en el aire*

D'autres séries de tableaux compliquent ou enrichissent cette classification, intégrant des éléments locaux ou confondant les appellations ; ainsi dans la série péruvienne :

Espagnol, *gente blanca* : *Casi limpios en su origen* (presque purs dans leur origine)

mestizo avec indienne produisent un *cholo*
 Indienne avec *mulaton* produisent un *Chino*
 Noir avec indienne produisent *Sambo de Indio*
 et Noir avec *mulata* produisent *zambo*

Extraordinaire complexité des combinaisons possibles et situation chaotique pour ce qui concerne les dénominations utilisées comme le note José Perez de Barradas (Barradas, 1948). Car la même appellation peut avoir été utilisée à des époques différentes et dans des régions différentes à des produits différents. La liste la plus complète, celle de Nicolás León (1924), puisant dans les usages de plusieurs régions de l'Amérique Latine, comporte 52 appellations qui se recoupent partiellement. Rappelons, à la suite de Angel Rosenblat, un certain nombre de celles-ci qui démontrent bien l'impossibilité de les appliquer réellement ainsi que la latitude des catégorisations ethniques:

De blanc avec indienne *mestizo*
 De blanc avec *mestiza castizo cautralbo* ou *cuarterón de mestizo* ou espagnol
mestizo avec blanche *castizo*

Blanc et *castiza* espagnol

Blanc avec *mulata morisco* ou *cuarterón de mulata* ou *tercerón* ou *cuarterón cuatralbo*

Espagnol et *moriscaalbino*

Blanc et *albinasaltatrás* ou *tornatrás* (saut ou retour en arrière)

Blanc et blanche *limpios*

De blanc et *cuatralba*: *octavón*

Blanc et *octavón*: *indiopuchuela*

Blanc et *octavón* : *negropuchuelo de negro*

Blanc et *tercerón negro* *quinterón*

Blanc et *cuarterona de mestizo*: *quinterón de mestizo*

Blanc et *cuarterón de mulato*: *quinterón de mulato*

Quinterón de mestizo et requinterona de mestizo: *requinterón de mestizo* ou espagnol

Indien avec *mestiza mestindio* ou *coyote* ou *tresalbo*

Blanc avec *coyote*: *harnizo*

Coyote avec indienne *chamiso*

Métis et indienne *cholo*

Indien avec *mulata*: *mulato obscuro*

Indien et noire *lobo* ou *cambujo* ou *zambo* ou *zambis*

Indien et loba grifo ou tente en el aire

Tente en el aire avec *mulata albarasado* ou *no te entiendo* (je ne te comprends pas)

No te entiendo avec indienne *ahí té estás* (tu es là)

Albarasado et indienne *barzino*

Barzino et indienne *campamulato*

Lobo et noire *chino*

Noir et *zambazambo prieto*

Cette nomenclature, dont toute tentative de systématisation paraît vaine, gagnerait à être comparée à celle, autrement plus instructive, proposée par l'Inca Garcilaso de la Vega au XVI^e siècle : a) espagnol ou castillan, celui qui est originaire d'Espagne;

criollo, fils d'espagnol ou d'espagnole né aux Indes ("c'est un nom inventé par les noirs"); noir ou *guineo*, le noir originaire de l'Afrique; *mulato*, fils de noir et d'indienne; *cholo*, les fils de mulâtres ("les espagnols emploient ce terme pour blâmer et rendre infâme")-, *mestizo*, fils d'espagnol et d'indienne ("je me le dis sans mâcher mes mots et je me sens honoré de le dire")²⁰; en revanche, il refuse le terme de *montañés* (montagnard) qu'il considère infamant pour les métis, parce qu'il est synonyme de sauvage. Puis il répertorie le *cuatralbo*, fils d'espagnol et de métis (un quart d'indien) et le *tresalbo*, fils de métis et d'indienne (trois-quart d'indien).

Cette stratification ethnique et sociale fondée sur la pigmentocratie selon le terme introduit par Alejandro Lipschutz²¹, n'a rien à voir avec la rigidité de la société des castes en Inde avant la pénétration européenne ou avec la "frontière de couleur", la "colour line", telle qu'elle est encore aujourd'hui en vigueur aux Etats-Unis²². C'est sa complexité même, tout autant que l'absence des traces écrites généalogiques, qui la rend complètement inapplicable.

Mais un autre phénomène important se combine (et s'oppose) à l'application de cette nomenclature : les modalités de définition de celui qui est "blanc", "mestizo", "mulato" ou "indio".

Même au sein de la société des castes dans sa définition juridico-administrative la notion de Blanc est très large : les "retour en arrière" (*torna atrás*), ou les "presque purs dans leurs origines" sont acceptés, c.à.d. des Blancs avec un 1/8 de sang indien ou 1/16 de sang noir toujours selon les calculs savants de nomenclature. La définition est soumise à l'évaluation de l'apparence physique et aux déclarations faites par les intéressés eux-mêmes. Humboldt note qu'"un blanc, fût-il à cheval sans chaussures, s'imagine d'appartenir à la noblesse du pays". Et lors des altercations entre deux personnes il est fréquent d'entendre que l'un dise à l'autre : "Est-ce que vous vous croyez plus blanc que moi?" (*¿es que cree usted ser más blanco que yo?*) (Humboldt, p. 90). L'évêque de Michoacán observe en 1799 que entre métis et mulâtres "il y a beaucoup de familles qui par leur couleur, leur physionomie et leur façon d'être pourraient se confondre avec les espagnols, mais la loi les déchoit et les déshonore" (A.

²⁰ Chroniqueur des Incas et écrivain du Siècle d'Or, l'Inca Garcilaso de la Vega fut le fils illégitime, un métis, de Sebastián Garcilaso de la Vega et d'Isabel Chimpu Ocllo.

²¹ "A l'échelle des fonctions sociales, de haut en bas, correspond toute une échelle ou spectre de couleurs raciales intermédiaires entre les Blancs et les Indiens" A. Lipschutz, 1944, p. 70-71. Cette vision symétrique ne correspond que très rarement à la réalité.

²² Pourtant il suffit de lire *The Autobiography of an Ex-Coloured Man*, de James Weldon Johnson, de 1912 (éd; révisée 1927) ou *Black like me* (Dans la peau d'un noir) de John Howard Griffin, (1962, éd. fr. Gallimard 1962, trad. par M. de Grammont), pour comprendre la latitude de l'être mulâtre.

Rosenblat, p. 184). Magnus Mörner note : "Des expressions telles que 'considéré comme Espagnol' ou 'réputé Espagnol', abondent dans les documents de l'époque. Face à cette situation, les fonctionnaires perplexes étaient souvent désespérés". Juan Antonio de Areche, le procureur général (fiscal) auprès de l'Audience de México, écrivait au vice-roi, en 1770: "La liberté accordée aux gens du peuple de choisir la classe qu'ils préfèrent, dans la mesure où la couleur de leur peau le leur permet, a porté préjudice à la classe des créoles comme à celles des Espagnols. Bien souvent, ils changent de classe selon leur intérêt ... Ainsi, un mulâtre à qui la couleur permet de s'assimiler à d'autres castes déclare, selon son humeur, qu'il est indien pour jouir de certains privilèges et payer un tribut moins lourd, ou plus fréquemment qu'il est espagnol, métis ou castizo de façon à ne payer aucun tribut" (Aguirre Beltrán, p. 274).

Dans la plupart de pays de l'Amérique Latine et Centrale, le "blanc" est, rappelons-nous, synonyme de "patron". Blancs sont les riches, *los amos*, même s'ils sont noirs. Comme le note Angel Rosenblat, le terme "blanc" renvoie également à "*la gente de categoría*", ou "*la gente decente*", en d'autres termes, à ceux qui possèdent un pouvoir économique et social. Seule exception à cette assimilation entre "blanc" et "patron" est l'usage en vigueur au Mexique, pays dans lequel le terme de "blanc" est impopulaire, transposé aujourd'hui par le terme de "gringo".

Les modalités de définition de chaque catégorie socio-ethnique varient également selon des critères spécifiques à chaque pays et à chaque région. Au Yucatan, par exemple, la distinction mise en évidence par Robert Redfield, entre "*mestizo*" et "*vecino*", et entre "*mazehual*" et "*dzul*", permet de comprendre non seulement la variété des critères utilisés mais encore leur caractère fondamentalement social. Le *mestizo* est l'indien qui s'habille en indien, tandis que le *vecino*, habitant de villes et de grands bourgs est celui qui s'habille à l'occidentale, qui circule "*de vestido*" (même s'il s'habille à l'indienne dans la sphère privée) et qui peut exhiber un nom de famille espagnol. En revanche, le terme de "*mazehualob*" est utilisé par les habitants du Yucatan rural pour s'auto-désigner : il renvoie "à tous ceux qui ont leurs coutumes, leur vêtements, leur langue et la plupart de cas à ceux qui ont la même apparence physique" (R.Redfield, p. 60)²³. Les "*mazehualob*" désignent les habitants de ville par le terme de "*dhulob*" qui est devenu synonyme de "membre des classes possédantes différentes de nous".

A cette variabilité des définitions et des acceptions, relative aux termes socio-ethniques s'ajoutent les phénomènes de "blanchissement", de "*blanqueamiento*", en

²³ D'origine nahuatl, le terme a été d'usage avant la Conquête aussi bien à Mexico qu'en pays maya. Il signifiait les gens d'origine populaire et constituait un indicateur de statut social. Le terme de *dzul* en revanche signifiait originellement l'étranger.

vigueur jusqu'à l'abolition des lois de discrimination raciale; on pouvait en effet demander à l'Audience un "certificat de pureté de sang" (*certificado de pureza de sangre*) ou, pour les noirs, l'attribution d'une "*cédula de blanqueamiento*" ou "*gracias al sacar*". Les premiers concernaient principalement les membres des familles "blanches" qui faisaient l'objet d'une dénonciation, d'une délation ou d'une contestation de leur "pureté de sang", de leur "*limpieza*". Tandis que les derniers concernaient surtout les castes en voie d'enrichissement qui par ce biais essayaient d'obtenir une reconnaissance sociale. Or, les blanchissements intervenaient souvent moyennant finances : une somme d'argent suffisait souvent à rendre "blancs" un *pardo* ou un *quinterón*. Les prix variaient selon la caste: un *pardo* devait payer 500 reales de vellón, un *quinterón* 800 reales, ce qui atteste de la signification socio-économique des catégories de castes. Et lorsque l'apparence physique contredisait clairement le jugement requis, l'Audience avait recours à une sentence de type "*que se tenga por blanco*" (qu'il se considère comme blanc)²⁴. C'est encore une fois l'appartenance socio-économique qui influe sur la possibilité de se rendre "blanc" combinée à la "couleur". A l'opposé nous assistons (même aujourd'hui) à "l'indianisation" des fractions de population qui vivent une mobilité sociale descendante ou qui veulent "se perdre" et se rendre invisibles du pouvoir.

Terminons avec une poésie de 1604, due à Balbuena dans sa *Grandeza Mexicana*, qui est un hymne²⁵ au métissage en milieu urbain:

*Varias figuras, rostros y semblantes,
De hombres varios; de varios pensamientos ...
Hombres y mujeres,
de diversa color y profesiones,
de vario estado y varios pareceres;
diferentes en lenguas y naciones,
en propósitos, fines y deseos,*

²⁴ A. von Humboldt, "Sucede frecuentemente que algunas familias en quienes se sospecha mezcla de sangre, piden a la audiencia una declaración de que pertenecen a los blancos. Estas declaraciones no siempre van conformes con lo que dicen los sentidos. Se ven mulatos bien morenos, que han tenido la maña de blanquearse. Cuando el color de la piel es demasiado opuesto a la declaración judicial que se solicita, el demandante se contenta con una expresión algo problemática: concibiéndose la sentencia entonces así : que se tenga por blanco" *Ensayo político*, libro segundo, cap. VII, p. 91.

²⁵ Rappelons que la société des castes s'est matérialisée dans les poésies sacrées - les fameuses *ensaladillas* chantées lors des messes - de Sor Juana Inés de la Cruz qui, à la fin du XVII^e siècle, prônait la reconnaissance équitable du métissage; aussi les différentes castes furent-elles brocardées pendant la même période dans les poésies d'un Mateo Rosas de Oquendo (XVII^e siècle), qui, suivant la tradition de la littérature picaresque, dénigre Indiens, métis, *gachupines* et *criollos*.

*y aun a veces en leyes y opiniones,
y todos por atajos y rodeos,
en esta gran ciudad desaparecen,
de gigantes volviéndose pigmeos .*

*(Des figures, des visages, des allures différentes
d'hommes différents, aux pensées différentes
... des hommes et des femmes
de couleurs et de professions différentes,
différents par leurs langues et par leurs nations,
leurs propos, leurs buts et leurs désirs
et parfois leurs lois et leurs opinions.
Et tous à force de détours et de raccourcis,
dans la grande cité disparaissent,
tels des géants devenus des pygmées)*

BIBLIOGRAPHIE SUCCINCTE

- Aguirre Beltrán, Gonzalo, *La población negra de México, 1519-1891: estudio etnohistórico*, México, 1946.
- Artes de Mexico. Nueva Epoca, La Pintura de castas*, Numero 8, Verano 1990.
- Balbuena, Bernardo, *Grandeza mexicana*, Ed. Porrúa, Mexique, 1990. (1604).
- Barradas, José Pérez de, *Los Mestizos de América*, col. Austral, Madrid, 1976.
- Bartolomé de Las Casas, *Los indios de México y Nueva España*, Antología, Ed. Porrúa, 1982 (1559).
- Bartolomé de Las Casas, *Très brève relation de la destruction des Indes*, 1552, Introduction de Roberto Fernandez Retamar, FM/ La Découverte, 1979.
- Béligand, Nadine, "De la forme au contenu. Propriété et parenté indiennes à travers les testaments nahua de la vallée de Toluca à l'époque coloniale", Musset, Alain et Calvo, Thomas, (éds.), *Des Indes occidentales à l'Amérique Latine, Hommage à Jean-Pierre Berthe*, ENS - Editions-IHEAL, 1997.
- Bernand, Carmen, Gruzinski, Serge, *Histoire du Nouveau Monde*, 2 volumes, Fayard, 1991 et 1993.

- Cabeza de Vaca, Alvar Nuñez, *Relation et commentaires du gouverneur Cabeza de Vaca sur les deux expéditions qu'il fit aux Indes*, Mercure de France, 1980.
- Chaunu, Pierre, *Séville et l'Amérique, XVI^e-XVII^e siècle*, Flammarion, 1977.
- Cook, Sherburne F., Borah, Woodrow, "Quelle fut la stratification sociale au Centre du Mexique durant la première moitié du XVI^e siècle ? ", *Annales, Economies, Sociétés, civilisations*, 18e année, n° 2, mars-avril 1963.
- Cortés, Hernán, *La conquête du Mexique*, FM/La Découverte, 1979.
- Díaz del Castillo, Bernal, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, col. Austral, 1992.
- Estevá Fabregat, Claudio, *El mestizaje en Iberoamérica*, Alhambra, Madrid, 1988.
- Gemelli Careri, Giovanni, *Le Mexique à la fin du XVII^e s. vu par un voyageur italien*, Prés. J. P. Berthe, Calmann-Lévy, 1968.
- Humboldt, Alejandro de, *Ensayo político sobre el reino de la Nueva España*, Ed. Porrúa, México, 1978.
- Ibarra Grasso, Dick Edgar, *Breve historia de la razas de América*, Ed. Clarida, Buenos Aires, 1989.
- Lafaye, Jacques, Quetzalcóatl et Guadalupe. *La formation de la conscience nationale au Mexique, 1531-1813*, Gallimard 1974.
- Lipschutz, Alejandro, *El indoamericanismo y el problema racial en las Américas*, Santiago du Chili, 1944.
- Mörner, Magnus, *Le métissage dans l'histoire de l'Amérique latine*, Fayard 1971.
- Musset, Alain et Calvo, Thomas, (éds.), *Des Indes occidentales à l'Amérique Latine, Hommage à Jean-Pierre Berthe*, ENS Editions-IHEAL, 1997.
- Paz, Octavio, *El laberinto de la soledad*, Fondo de Cultura Economica, Mexico 1970.
- Redfield, Robert, *The Folk Culture of Yucatan*, The University of Chicago Publications in Anthropology, 1941.
- Redfield, Robert, Villa Rojas, Alfonso, Chan Kom. *A Maya village*, Waveland Press, Prospect Heights, Illinois, 1990 (1934).
- Reyes, Alfonso, *Letras de la Nueva España*, Fondo de Cultura Económica, Mexico 1986.
- Rosenblat, Angel, *La población indígena y el mestizaje en América*, I-II, Buenos Aires, Editorial Nova, 1954.
- Sahagún, Fray Bernardino, *Historia general de la cosas de Nueva España*, 2 volumes, Alianza Universidad, 1988.
- Solórzano Pereira, Juan de, *Política indiana*, édit. fac-similé, Mexico, Secretaría de Programación y Presupuesto, 1979.

- Suarez de Peralta, Juan, *Tratado del descubrimiento de las Yndias y su conquista*, Alianza Editorial, 1990.
- Toribio, Fray de Benavente dit Motolinia, *Historia de los indios de la Nueva España*, éd. Claudio Esteva, *Cronicas de America*, Historia 16, Madrid 1985.
- Val Julian, Carmen, (éd.), *La conquête de l'Amérique espagnole et la question du droit*, ENS-Editions, 1996.
- Verlinden, Charles, "Esclavage médiéval en Europe, et esclavage colonial en Amérique", *Cahiers de l'Institut des Hautes Etudes de l'Amérique latine*, VI, 1964.
- Vitoria, Francisco de, *Relecciones sobre los indios y el derecho de guerra*, col. Austral, Madrid, 1975.
- Wobeser, Gisela von, "Las haciendas azucareras de la región de Cuernavaca-Cuautla y el resto del mundo, en los siglos XVII y XVIII", in Musset, Alain et Calvo, Thomas, (éds.), *Des Indes occidentales à l'Amérique Latine, Hommage à Jean-Pierre Berthe*, ENS -. Editions-IHEAL, 1997.